

## Avant-propos

**A** l'occasion des quarante ans de l'université de Nanterre, nous avons souhaité faire le point sur l'évolution des sciences humaines et sociales (SHS) depuis les années 1970, c'est-à-dire depuis la création officielle de Nanterre comme université à part entière. Le colloque nanterrien des 16 et 17 décembre 2010 s'est voulu volontairement généraliste. Il ne visait pas l'accroissement de l'érudition dans des domaines précis, ni à développer en priorité une réflexion théorique de type épistémologique – qui ne fut cependant pas exclue –, mais à faire réfléchir sur la place et les fonctions des sciences humaines et sociales dans le monde contemporain, à partir de synthèses disciplinaires et de sessions où des spécialistes pouvaient dialoguer. Pour certains des conférenciers, c'était aussi l'occasion de réfléchir, d'une façon très personnelle, au rôle de « Nanterre » dans l'évolution de leurs disciplines. Autrement dit, certaines des contributions dans ce volume ont valeur de témoignage intellectuel des changements intervenus au cours des quatre dernières décennies.

Ce colloque a d'abord permis de faire un bilan des transformations depuis 1970 et de mieux penser la situation actuelle des SHS, qui peut apparaître paradoxale. En effet, depuis quarante ans, on constate un développement quantitatif extraordinaire de ces disciplines dans le monde (nombres de chaires, de publications ou d'étudiants). Mais dans le même temps, les SHS ont connu une perte d'audience sociale et de signification

intellectuelle due, en partie, à l'érosion de leurs paradigmes d'après-guerre (marxisme, structuralisme ou fonctionnalisme, notamment), à tel point que l'on a pu parler d'une « crise du sens » des SHS. Les cinquième et septième parties : « Des sciences humaines et sociales en crises ? » et « Perspectives académiques d'aujourd'hui » ont abordé cette question. On a ainsi présenté la situation institutionnelle des SHS en Europe (Jean-Michel Roddaz) et en France (Marie-Claude Maurel). On a également insisté sur le rapport, essentiel dans nos disciplines, à la lecture (Bruno Racine), sur le problème de la définition et l'avenir des sciences politiques (Bernard Lacroix), sur celui d'une historiographie française restée trop nationale (Christophe Charle) ou sur les interprétations contrastées de la mondialisation et des identités (Jean-Loup Amselle). On peut ajouter que les SHS, devenues pour certains trop spécialisées, voient le nombre de titres parus s'accroître, mais leur lectorat décroître. Ou du moins, la croissance du nombre des *scholars* ne compense pas une certaine désaffection du public cultivé. En fait, au-delà du jargon de certains et malgré les modes de l'esprit, le progrès des connaissances est réel. Simplement, la complexité croissante de notre compréhension du monde entraîne parfois une perte progressive de sens global, car les arbres ont parfois tendance à cacher peu à peu la forêt.

Inversement, l'évolution récente du monde contemporain a remis en cause les paradigmes – qui n'étaient pas nouveaux –, mais qui ont prétendu expliquer mieux l'humain lors des dernières décennies. Le triomphalisme de l'économie classique n'est plus guère de mise, et les apports des neurosciences, spectaculaires dans la description des phénomènes cérébraux, restent modestes en termes d'explication. La conclusion est que la complexité sociale et culturelle des humains reste irréductible à des raisonnements univoques. Les SHS, aujourd'hui généralement débarrassées de leurs *a priori* idéologiques, auraient pu intégrer de manière pondérée ces développements extérieurs de la réflexion sur l'humain. Mais la crise économique et sociale récente des pays occidentaux est venue remettre en cause leurs moyens de fonctionnement, voire la légitimité de leur existence,

au nom d'une exigence qu'il eût été plus utile de mettre en œuvre au cœur même du système financier...

Cependant, parce que la place des SHS reste, voire redevient centrale dans l'intelligence du monde, il faut tenter de redéfinir leurs fonctions. À l'époque d'une spécialisation nécessaire, qui touche tous les domaines de la connaissance, le risque est réel que les SHS cessent de dialoguer entre elles, soit que certaines aient la tentation de jouer les métathéories surplombantes et regardent les autres d'un œil lointain, soit que toutes s'éparpillent, chacune dans son domaine disciplinaire de prédilection. C'est pour cela qu'un colloque généraliste était nécessaire, afin de provoquer la réflexion entre des gens qui se savent voisins, mais qui ne mesurent pas toujours bien l'étendue réelle de leurs différences.

Bien entendu, les membres du comité d'organisation sont conscients des lacunes de ce colloque. Certaines des SHS n'étaient pas représentées, comme les sciences de l'éducation ou la psychanalyse, et nous avons regretté certains désistements tardifs qui ont empêché de traiter ces domaines. De même, tous les communicants n'ont pas pu rendre leur texte pour la publication, ce que l'on déplore dans la mesure où cela affaiblit la portée de la réflexion sur certains thèmes ou quelques disciplines. La publication des résumés en annexe permettra cependant de se faire une idée de la richesse de ce colloque, du moins nous l'espérons.

La réflexion sur les SHS n'est pas seulement un problème de connaissances, car les dimensions sociales de l'engagement politique et de la formation pédagogique et citoyenne leur sont consubstantielles. C'est ce qui fut rappelé dans la première partie: « Engagements et paradigmes », où l'on aborda de manière frontale les questions liées au structuralisme, à l'économisme et au multiculturalisme (Étienne Balibar), au marxisme en économie et sociologie (François Vatin) et à la place de la pensée critique dans la démocratie concrète (Didier Eribon).

Depuis quarante ans, le paysage d'ensemble des SHS s'est beaucoup modifié, du fait de l'évolution des disciplines et des relations entre elles. Ces dimensions ont été traitées dans les deuxième et troisième parties: « Disciplines et indisciplines » et « Transformations et remises en cause des disciplines ». Les évolutions

internes ont parfois été fort importantes, remettant en cause les anciennes évidences qui semblaient acquises en économie (Bruno Théret), en théorie du droit (Michel Troper) ou en linguistique (John Goldsmith). Et malgré la spécialisation constante, l'intérêt du travail aux frontières des disciplines reste permanent. De toute façon, la définition de ces dernières reste toujours trop générale et formelle ou trop concrète et mouvante pour empêcher ces contacts. Mais on peut remarquer que la transdisciplinarité (Pierre-Yves Balut, Anne Volvey) a une dimension épistémologique que n'a pas l'interdisciplinarité, si féconde soit cette dernière, en particulier pour l'histoire (Ludovic Tournès).

Une autre transformation importante des SHS depuis quarante ans est liée aux nouveaux rapports de fait, qui sont parfois des rapports de force, entre les différentes traditions culturelles. La tradition russe, trop marquée successivement par le communisme soviétique puis par son effondrement, a connu un déclin spectaculaire. Les traditions germanique et francophone ont persisté, grâce aux universités et au rôle du CNRS dans le cas français. La tradition italienne se manifeste surtout par des personnalités isolées (Umberto Eco, Carlo Ginzburg, Giorgio Agamben). Mais le fait massif est le développement de la tradition anglophone, analysée dans la quatrième partie : « Les faces à faces transatlantiques ». D'abord, l'apport des États-Unis, lié au problème proprement américain d'une société multiculturelle, a amené le développement de toute une série de nouvelles problématiques remettant en cause le point de vue dominant (blanc, masculin, adulte, bourgeois), parfois à partir d'intuitions théoriques venant en partie de France sur les aspects liés aux femmes (Michèle Riot-Sarcey) et aux cultures (Lynn Hunt). Mais dans d'autres domaines, comme l'histoire de l'art, c'est au contraire en rejetant les idées françaises, dévoyées il est vrai dans la « French Theory », que le renouveau disciplinaire fut possible (Yve-Alain Bois). Ensuite, la décolonisation a permis l'expansion de nouvelles perspectives sur le monde, les pays du Sud, souvent d'anciennes possessions britanniques, apportant à cela une importante contribution (Jacques Pouchepadass). Enfin, à cause de la puissance des États-Unis, l'anglais est devenu une langue dominante dans le domaine des SHS. Rappelons cepen-

dant que si cette hégémonie de fait a des conséquences, elle n'entraîne pas de conclusions nécessaires. Depuis plus de deux siècles, les traditions culturelles allemande, anglaise et française ont été les plus importantes dans le domaine des SHS. Il faut les connaître pour tenter de penser le monde, et pour cela être polyglotte reste indispensable, car tout n'est pas traduit et ne le sera jamais. Même à l'époque de la mondialisation, ne maîtriser ou n'utiliser qu'une seule langue dans le domaine des SHS serait une catastrophe intellectuelle. D'ailleurs, les meilleurs de nos collègues anglophones sont justement ceux qui ne lisent pas que l'anglais; nos invités l'ont bien montré.

Toutefois, la finalité de ce colloque n'était pas d'être seulement un bilan de quarante ans de réflexion sur la connaissance de l'humain. Il cherchait également à ouvrir des pistes nouvelles, dont deux sont apparues clairement lors de ces journées.

D'abord, les débats ont montré que les thèmes des rapports entre société et personne d'une part, et entre biologie et culture de l'autre, restaient des sujets sensibles. Mais ils se sont transformés depuis les années 1970. Dans le cas de la relation entre société et personne, qui intègre des dimensions souvent idéologiques (marxisme/libéralisme) voire politiques (gauche/droite), on peut aujourd'hui nuancer la dimension déterministe du social, dont les aspects statistiques ne sont pas niables, de deux manières. D'abord par une analyse des destins individuels, qui échappent parfois à une prédestination sociale. Ensuite, par une prise en compte des représentations de soi et des autres qui intègre la détermination de soi du sujet conscient, dont la réalité ne peut se réduire à une illusion. La construction d'un modèle synthétique des sujets vivant en société semble possible.

De même, on a noté chez plusieurs intervenants, et de manière indépendante puisque les points de départ étaient divers, la conscience d'une nécessaire prise en compte des sciences de la nature. Cela fut particulièrement le cas, mais pas seulement (voir également Hunt, Inglebert, Todorov), lors de la sixième partie: « Le curseur culture/nature aujourd'hui ». On a alors abordé les relations entre le milieu et l'humain (Hervé Regnaud), le fondement scientifique de la liberté humaine par indéterminisme (Iégor Reznikoff), la discussion sur la frontière

entre « nature » et « culture » (Sophie Blanchy). Ceci ne signifie pas convergence et encore moins réductionnisme entre SHS et certaines sciences de la nature, comme on l'a rappelé (Daniel Andler), mais la nécessité d'élargir le dialogue avec des disciplines autres, afin de redéfinir « l'humain », et de mieux préciser en retour le périmètre propre des SHS. Le recours au croisement et à la complémentarité des approches, en y intégrant des données extérieures au champ propre des SHS permet d'appréhender toujours mieux la totalité de l'humain.

Ensuite, l'apport de ce colloque est qu'il a permis un dialogue rare, mais réel. Or si ce dernier s'est avéré possible, cela signifie que l'on peut sans doute désormais passer à une seconde étape. En effet, après s'être reconnues les unes les autres comme les voies/voix d'un même domaine de connaissance, les SHS peuvent à présent, par l'examen de leurs distinctions, mieux se connaître elles-mêmes comme groupe, et mieux se positionner vis-à-vis des autres domaines des sciences. Succédant à un moment dialogique, une étape épistémologique est désormais possible, qui a été en partie abordée dans la huitième partie: « Approches transdisciplinaires ». Diverses approches ont été explorées: celle d'un fondement philosophique d'une ontologie des faits sociaux (Pierre Livet), d'une démarche historiographique des sciences de l'Homme (Claude Blanckaert), d'une réflexion sur l'unité des SHS (Hervé Inglebert), d'une complémentarité entre érudition et approche théorique objectivante d'une part, expérience existentielle et dimension littéraire de l'autre (Tzvetan Todorov). Il ne dépend que de nous d'aller plus loin.

En conclusion, il faut revenir sur le sens global de la compréhension de l'humain. Ce dernier dépend en partie, mais en partie seulement, des SHS. Pour ce qui est de ces dernières, il est assez peu probable qu'une intuition nouvelle puisse fonder une unité *a priori* comme on avait pu le penser au xx<sup>e</sup> siècle. En effet, dans nos domaines, les idées s'accumulent plus qu'elles ne se remplacent (sinon par effet de mode) et la démarche épistémologique d'aujourd'hui doit être une synthèse. Celle-ci est d'autant plus nécessaire si elle doit intégrer des aspects venus d'autres domaines scientifiques, en particulier biologiques. De ce point de vue, les idées échangées lors du colloque de Nanterre seront

une triple référence sur la manière dont on pense l'humain. Elles permettront de se repérer en faisant le point sur les évolutions disciplinaires et contextuelles depuis deux générations. Elles autoriseront une refondation épistémologique des SHS, puisque les échanges interdisciplinaires fructueux ont montré pragmatiquement qu'il existait bien un objet commun. Elles inciteront à une redéfinition de l'humain, et donc des SHS, ce qui engage leur avenir. Les réflexions sur leur passé, leur présent et leur futur se nouent donc dans ce volume.

Hervé INGLEBERT et Yan BRAILOWSKY  
Université Paris Ouest Nanterre La Défense

